Cmc
FRC
6124

OBSERVATIONS

SUR

LES PROJETS DE DÉCRET

DES COMITÉS

MILITAIRE ET DE SALUBRITÉ

Relatifs aux Hôpitaux militaires.

M+W 11348

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

OBSERVATIONS

SUR

LES PROJETS DE DÉCRET DES COMITÉS MILITAIRE ET DE SALUBRITÉ,

RELATIFS AUX HÔPITAUX MILITAIRES,

Dans lesquelles on prouve que la Chirurgie seroit anéantie en France, si, par sa réunion projettée avec la Médecine, elle perdoit son nom.

Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
Découvrit la fourbe et *l'horreur.*

LA Médecine et la Chirurgie, dont l'objet est le même, celui de guérir et de préserver des maladies, semblent, par cette raison, devoir être réunies. Ces deux sciences ont les mêmes principes. La première, encore fort éloignée de son but, est obligée de marcher à tâton et de se servir d'un appui toujours foible, celui des conjectures. Comme sa mère, la Chirurgie, elle ne devroit s'éclairer que

par l'observation ; mais, incertaine dans sa marche, presque toujours systématique, parce que la portion de l'art de guérir qu'elle s'est adjugée est la plus voilée, ses progrès vers la vérité sont infiniment lents, et l'on diroit que ce n'est qu'à force d'errer que le hasard la conduit quelquefois dans le bon chemin. Orgueilleuse, sottement fière de son grec et de son latin, se rengorgeant sous son hermine, depuis qu'elle s'est séparée de la Chirurgie, elle a voulu régner sur elle. Ce n'est point à demi qu'elle a tenté de la jeter dans les fers. On connoît ses efforts impuissans, renouvellés à certaines époques, pour la réduire au seul méchanisme des mains. Aujourd'hui, avec un extérieur traîtreusement décevant et mielleux, elle a les mêmes intentions, et cherche à l'étouffer dans un embrassement hypocrite, en lui faisant entrevoir le spécieux avantage de se confondre avec elle. Ce n'est plus avec fierté, avec arrogance, qu'elle agit, le sentiment de sa foiblesse la rend politique. Elle sent que le règne des tyrans est passé, et que la raison, qui chaque jour se propage, apprend aussi chaque jour à connoître sa presque nullité. Pour ne pas être anéantie, elle cherche un

appui, et c'est la Chirurgie qu'elle a si longuement outragée qu'elle destine à cette belle œuvre. Elle lui dore la pillule, en voulant la couvrir de son manteau. Mais si la Chirurgie consulte bien ses intérêts, elle ne donnera pas dans un piège aussi grossier. Elle n'a pas besoin d'une gloire étrangère pour s'illustrer. Il faut qu'elle s'en tienne à la sienne qui, n'étant point le fruit de l'intrigue et du charlatanisme, en est d'autant plus précieuse. Nous sommes enfin arrivés à cet heureux moment où tout s'apprécie à sa juste valeur. La Médecine n'est guères plus avancée que du tems de Moliere, au lieu que la Chirurgie, bien plus positive qu'elle, marche chaque jour à grands pas vers la perfection. Ce seroit tomber dans des longueurs inutiles que de vouloir en administrer les preuves : chacun peut les trouver dans sa propre conscience. C'est réellement un besoin pour les hommes d'être trompés, la Médecine le prouve ; et, malgré la raison, malgré la philosophie du siècle où nous vivons, cette science qui, lorsqu'elle est étudiée avec réflexion, apprend à douter d'elle-même, la Médecine existe encore. Les grands hommes qui ont cherché à l'approfondir n'y ont vu que des incertitudes. Hip-

pocrate mourut en se reconnoissant plutôt digne de *blâme* que d'*éloge*. Selon lui, le meilleur Médecin est celui qui tue le moins ; et Bordeu, l'honneur de la Médecine française, ne savoit que douter. Si quelque Docteur s'effarouchoit de ce que j'avance, je lui prouverais ma modération, en lui rappellant que la plupart de ses confrères de tous les tems ont avoué que ce n'est qu'*à travers des bataillons de morts* qu'on parvient à être Médecin.

L'antique Faculté parisienne reposoit lourdement sur un trône que le tems et la sottise lui avoient élevé. Le sarcasme, le ridicule dont le Plaute français l'avoit couvert à la fin du siècle dernier, avoient bien ébranlé cette gothique machine ; mais ne l'avoient point abattue. Au commencement de celui-ci, on vit cette Faculté se trémousser pour des prétentions despotiques envers la Chirurgie. Les disputes sur l'inoculation, l'apparition du jongleur Mesmer fixèrent encore à des époques éloignées l'attention sur elle ; et peut-être que, sans les nerfs de nos femmes, il n'en seroit plus question. Voilà comme la Médecine, qui, mieux administrée, mieux apprise, seroit sûrement utile à l'humanité, est tombée dans le discrédit aux yeux de la raison.

Cependant la Chirurgie française, brillante de sa propre gloire, recevoit de toutes parts les hommages que la force de la vérité arrachoit à l'opinion; et tandis que les nations étrangères, les monarques qui les gouvernent, vouloient avoir près d'eux des Chirurgiens français, on ne leur voyoit point le même empressement pour la Médecine.

C'est à son utilité, dont l'importance est bien démontrée, que la Chirurgie doit le monument élevé pour sa plus grande perfection, et qui fait l'un des principaux ornemens de la capitale. Son envieuse et despotique rivale ne voit point sans convoitise ce monument qui l'écrase. Toujours prête à renverser la Chirurgie, elle voudroit s'emparer de sa gloire et s'élever sur ses ruines. Avec quelle adresse n'a-t-elle pas opéré depuis 15 ans pour parvenir à ce but! La Faculté trop engourdie, peut-être lasse de s'escrimer contre l'airain, n'étoit point propre à cette grande entreprise. Ses réglemens, sa *dignité*, s'opposoient à la tournure qu'il falloit prendre. D'ambitieux docteurs s'en chargèrent. Pour y parvenir, ils déchirèrent le sein de leur vieille mère; et, faisant bande à part, ils s'intitulèrent *Société royale*. L'esprit

de conquête fut leur grand mobile. Médecine, Chirurgie, Chymie, Pharmacie, Histoire Naturelle, Physique, tout, jusqu'aux arcanes des tréteaux, tout fut accaparé. Un homme d'un talent rare, d'une éloquence peu commune, fut l'instituteur et le principal ouvrier de ce nouvel attelier : un énorme volume devint chaque année le fruit de sa laborieuse activité. Compilant à la hâte, rassemblant de toutes parts, sans pouvoir faire de choix, les matériaux de ses volumes, ils eussent croupi dans la médiocrité. Il força à les lire, en y plaçant des chef-d'œuvres de sa façon. Sa manière de célébrer les grands hommes le conduisit à la célébrité. Le génie ne connoît point le repos. Sous le poids d'une académie naissante dont il étoit le seul appui, il entreprit un ouvrage immense sur l'Anatomie. Enfin, la révolution française arrive, et l'on voit paroître, sous le nom de la Société royale, un *plan de constitution pour la Médecine en France*, qui est l'ouvrage de son secrétaire. Homme rare, j'admire tes talens, mais je vois en toi le plus grand ennemi de la Chirurgie!

Ce plan, beaucoup trop étendu pour être analysé ici, est le fruit de l'adresse la plus ré-

fléchie. C'est le coup de massue qui, s'il ne portoit à faux, détruiroit sûrement la Chirurgie françoise. On commenceroit par lui ôter son nom : elle deviendroit Médecine, pour être ensuite plus sûrement anéantie. Bientôt nous n'aurions plus que de ces médecins qui, le flacon d'essence sous le nez, désigneroient, du bout de leur canne, à un misérable *barbier*, les parties qu'il faudroit couper. Ombre orgueilleuse et vaine, ombre du pédant Gui-Patin, tu verrois tes desirs accomplis ; nous n'aurions plus que des *carabins* (1).

Toujours rempli de son objet, l'infatigable secrétaire fait imprimer son plan ; et au nom de la société dont il est l'ame, il s'adresse à l'assemblée nationale. Il sait que l'on s'occupe à établir l'éducation publique sur de nouvelles bases ; il espère que son plan pour l'art de guérir en fera partie : 17 médecins et un apothicaire se trouvent être représentans de la na-

(1) Ce Guy-Patin étoit un enragé médecin du siècle dernier. Il entroit en fureur au seul nom de chirurgien ou d'apothicaire. On peut voir le détail de ses extravagances dans ses lettres qui sont imprimées, et qui sont conservées dans quelques bibliothèques à cause de leur méchanceté.

tion. Il n'y a pas un seul chirurgien. L'occasion est trop belle pour la manquer, et un comité de salubrité est établi. Ce comité, composé de 51 membres, y compris les adjoints, nous offre 23 médecins, parmi lesquels se trouve le secrétaire de la Société royale; 5 chirurgiens et trois apothicaires. Le reste, étranger à l'art de guérir, y prenant peu d'intérêt, n'aura de suffrages que pour l'astuce et l'adresse. Cette disproportion monstrueuse, dans un corps délibérant où tout se fait à la pluralité des voix, laisse entrevoir de quel côté penchera la balance. Enfin, le plan de la Société sert de base aux délibérations, et l'on discute.

Depuis long-tems ce comité étoit établi: aucune œuvre de lui n'annonçoit son existence; et lorsque dans l'assemblée nationale il étoit question de réduire les dépenses, il se trouvoit au nombre des objets inutiles à réformer. Pour son bonheur, le comité militaire proposa à l'assemblée nationale une nouvelle organisation pour les hôpitaux militaires. Sur la proposition de réunir les hôpitaux de terre et de mer, un membre du comité de salubrité fit voir l'impossibilité de cette réunion, et demanda le renvoi de tout le projet de décret

à ce comité ; ce qui fut décidé. Voilà donc enfin le comité de salubrité en évidence et son sort assuré.

Le projet de décret soumis à la discussion, ouvrage informe, fruit de la partialité la plus décidée, et dont le moindre défaut est l'inexactitude dans les calculs, porte en titre le nom de M. Noailles, et n'est point de lui. Excellent patriote, et plein de zèle pour notre heureuse constitution, M. Noailles n'est ni officier de santé des hôpitaux militaires, ni administrateur en cette partie ; il a dû avoir recours aux lumières d'autrui, et il a cru s'environner de gens capables et inaccessibles aux préjugés. Comme ils l'ont égaré ! Je ne les accuserai point d'ignorance ; mais la passion, mais l'esprit de parti les ont rendus mal-adroits ; et, sans le vouloir, ils se sont mis à nu. Un déluge de médecins inonde ce projet. On y voit cinq hôpitaux de la première classe, dans lesquels on place un médecin en chef, un second médecin et deux médecins surnuméraires, pendant qu'il n'y a qu'un chirurgien-major : 25 hôpitaux de la seconde classe, dans lesquels il y a un médecin titulaire, un médecin surnuméraire en titre, deux médecins as-

pirans, et point de chirurgien-major ; ce sont ceux des régimens qui en feroient le service. S'agit-il d'une administration centrale, des cinq officiers de santé qui entrent dans sa composition, on voit d'abord deux médecins, le rédacteur du journal de médecine militaire, qui est encore un médecin ; puis un chirurgien et un pharmacien ; j'y remarque un secrétaire qui, peut-être encore, seroit médecin. Dans tout cela, on diroit que la chirurgie, dans les hôpitaux militaires, forme la plus petite partie de l'art de guérir, pendant que les trois-quarts de la besogne roulent sur elle. Mais ce qui prouve encore mieux la démence des collaborateurs de cette rapsodie, c'est d'y voir classés deux cens cinq officiers de santé, sans compter un nombre indéterminé d'externes qui feroient le service gratuitement. En vérité, il faut être bien sûr de leur patriotisme et de leur désintéressement, pour compter sur eux ; car il est bon d'observer que, sans les chirurgiens et les pharmaciens qui font partie de ces gens si désintéressés, il seroit impossible de faire le service. Mais c'est trop parler d'un plan, mort presqu'aussi-tôt qu'il naquit. Il est tems de s'occuper d'un autre bien plus extraordinaire encore.

Avec le comité de salubrité, tout est médecin. Après avoir inconsidérement réduit les grands hôpitaux à trois, il est dit que dans chacun d'eux il y aura un médecin en chef attaché au traitement des maladies internes, un second médecin interne, un troisième médecin interne, puis un médecin en chef attaché au traitement des maladies externes, sous le nom de *médecin-chirurgien*; un second *médecin-chirurgien*, un troisième *médecin-chirurgien*, etc. viennent ensuite des *aides-médecins*, des *sous-aides-médecins*; et au bout de cette kyrielle de docteurs, je ne vois pas un élève. Le comité compte apparemment que les médecins-aides et sous-aides en feront les fonctions. A cela, je dirai, moi, qui connois ce que c'est que le service, que ce nombre ne seroit pas suffisant, et qu'il faut absolument des grades intermédiaires entre les chefs et les élèves, parce qu'il est certaines parties du service qui ne peuvent être bien faites et bien surveillées que par eux. Les appointemens des chefs sont de 3,000 l.

Dans les hôpitaux de la seconde classe mêmes titres, mêmes grades, mais les quantités sont moindres. Ici le traitement des chefs tombe tout-

à-coup à 1500 livres, il me semble que cette chûte est trop forte, et si jamais cet étonnant projet étoit discuté à l'assemblée nationale, je voudrois qu'ils eussent 2000 livres. Il est aisé de voir dans tout cet arrangement, le projet d'invasion de la Médecine. La Chirurgie, quoiqu'*illustrée* par un nom *superbe* se trouve déjà placée au dernier rang, bientôt elle n'en aura plus du tout.

Le comité voudroit un seul médecin pour être chef suprême de tout le service de santé des armées. On ne dit point si ce médecin seroit interne ou externe. Mais comme il est désigné *médecin tout court*, il y a lieu de croire que ce seroit un médecin interne. Pourquoi, puisque l'on veut le bonheur de la Chirurgie, ne pas désigner un premier médecin pour la direction du service des maladies internes et un premier chirurgien pour surveiller de même tout ce qui auroit rapport aux service chirurgical, ainsi que cela a toujours été ? Pour complaire à MM. les faiseurs qui ne veulent plus qu'un monde médecin. J'appellerois cet officier de santé et tous ceux qui seroient à ses ordres, *chirurgiens médecins* ; car il est juste que les anciens marchent les premiers.

Le comité veut aussi un directoire central. Dans lequel on voit cinq officiers de santé. Cet article qui est le VIIIe. du titre VI du projet de décret, mérite la plus grande attention. C'est le grand tour d'adresse de *la ligue anti-chirurgicale*, ce directoire sera spécialement chargé de présenter au ministre les sujets de remplacement pour les places vacantes. Or, voyons comment on propose de le composer, d'un officier général, d'un commissaire ordonnateur des guerres, de cinq officiers de santé, dont *deux phamarciens*, d'un directeur général et d'un *secrétaire choisi parmi les officiers de santé des hôpitaux militaires*; remarquons l'astuce.

De cinq officiers de santé dont il est question, deux *pharmaciens* seulement sont nommés, on se tait sur les trois autres pour ne pas effaroucher les gens, et l'on se propose au moyen de l'intrigue de faire nommer deux médecins internes et un seul chirurgien. La Médecine comptant encore sur le despotisme féodal qu'elle a exercé jusqu'à ce jour sur la pauvre pharmacie, espère avoir deux voix de plus à sa dévotion, elle fera donner la place de secrétaire à un médecin. Elle feroit le garçon du bureau médecin si son intérêt y gagnoit quel-

que chose. Qui ne voit dans tout ceci, la nomination aux places entièrement dirigée par la Médecine, dès-lors les *médecins chirurgiens* seront des médecins internes, leur second titre disparoîtra et la chirurgie sera réléguée, où? Je l'ai déjà dit, chez les *barbiers*. Un tel arrangement est par trop inconstitutionnel, il outrage trop l'égalité; et l'assemblée nationale, fidèle à ses principes, placera un chirurgien de plus dans ce directoire. La pharmacie qui commence à sentir que *les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux*, voudra secouer le joug humiliant sous lequel elle est si honteusement enchaînée, elle sera le modérateur nécessaire pour faire tomber la balance du bon côté chaque fois que *l'aristocratie médicale* voudra se montrer. Il convient donc de composer ce directoire central, de deux médecins, de deux chirurgiens médecins et de deux pharmaciens.

Quelque parti que l'on prenne, il est très-important d'établir auprès du ministre de la guerre un directoire central, non pas pour le charger d'inspecter la comptabilité, et de diriger l'administration, ce seroit une sottise, il faut laisser ce soin aux bureaux du ministre qui doivent

doivent mieux s'y entendre que des médecins, des chirurgiens et des apothicaires. Mais ce directoire qui correspondroit avec les établissemens de santé de toute l'armée, surveilleroit toutes les parties du service immédiat de santé. Les observations qu'il recueilleroit le mettroit à portée de trouver des moyens de perfection et d'économie qu'il proposeroit au ministre. L'humanité ne pourroit qu'y gagner, et l'art de guérir s'enrichiroit au moyen des observations qui seroient publiées. Les membres de ce directoire feroient souvent des inspections pour surveiller le service de plus près, entretenir l'émulation parmi les officiers de santé de tout grade, animer les tièdes, noter ceux qui se distingueroient afin de le désigner au ministre pour remplir les places vacantes. Ce seroit le vrai moyen d'éloigner les intrigans, les protégés, qui rarement sont de bons sujets, et qui malheureusement n'ont que trop souvent forcé la main aux ministres les mieux portés à la justice.

Le comité de salubrité attache à chaque régiment un *médecin militaire*, ce médecin *tout court* qui est placé là sans autre dénomination seroit, sans doute, un médecin interne. Autre estocade

portée à la chirurgie militaire, en mettant ainsi des médecins par-tout, le comité ne calcule guères en faveur de l'humanité. Comment a-t-il pu croire que tous ces jeunes médecins, dont on peut aisément approfondir la science, seront en état, je ne dis pas de traiter une maladie interne un peu grave, mais seulement un bibus chirurgical ? Comment de jeunes médecins qui *n'ont de ressources pour s'instruire, que leurs propres fautes. qui sont environné des ténèbres les plus épaisses* (1), feront-ils à la vue d'une fracture, d'une luxation, d'un coup d'arme blanche, d'une plaie d'arme à feu, etc. ? Ils auront donc des *barbiers* à leurs gages qui feront leur besogne, jusqu'à ce qu'à force de victimes et d'étude pratique, ils soient enfin parvenus à opérer utilement eux-mêmes. On nous parle d'une nouvelle manière d'étudier l'art de guérir, et l'on nous promet des merveilles : attendons-les avant de nous déterminer, et pour plus de sûreté conservons dans nos

(1) Nouveau plan de constitution pour la Médecine en France, présenté à l'assemblée nationale par la Société royale de Médecine, 1790, pages 2 et 3.

régimens, des *chirurgiens-médecins* qui exerceront d'une manière plus positive l'une et l'autre Médecine. Je sais bien que tous ceux que nous avons actuellement ne sont pas également bons. Je sais encore que plusieurs ont eu la petite gloriole de se faire recevoir médecins, et que la plupart ne sont que docteurs. C'est une preuve qu'il y a du mauvais par-tout, mais comme il n'y auroit plus d'abus ; comme la protection seroit nulle ; comme le directoire central n'auroit que de bons sujets à désigner au ministre, on pourroit espérer que petit à petit l'ivraie feroit place au bon grain. Pour mieux y parvenir encore, il ne faudroit pas que ces officiers de santé eussent un traitement particulier de leurs régimens. Dès-à-présent, presque tous ceux qui en avoient l'ont perdu par un effet des circonstances, je trouve donc que 1500 livres que propose le comité ne sont pas suffisans, pour des individus dont la vie errante exige des dépenses extraordinaires. Je voudrois qu'il leur fût accordé, ainsi qu'aux *chirurgiens médecins* des hôpitaux de la seconde classe, 2000 livres de traitement annuel.

Quand on se charge d'une besogne il faut la connoître, et l'on se met dans le cas d'être

jugé d'après ses œuvres. Parcourons encore quelques articles du projet de décret qui nous occupe.

On ne voudroit que trois hôpitaux de la première classe. Ces trois hôpitaux étant placés dant le nord, le reste du royaume n'en auroit point. Il est bon de faire connoître les raisons qui autrefois déterminèrent à en établir cinq. On avoit vu que les ci-devant provinces de Normandie et de Bretagne étoient susceptibles d'avoir de grandes armées en tems de guerre. C'est pour cela qu'on avoit établi un grand hôpital à Brest, et que, selon l'ordonnance de 1788, Caën devoit en avoir un. On avoit vu que Toulon étoit la seule ville frontière qui pouvoit arrêter l'ennemi vers l'Italie, que les Allemands ayant pénétré en Provence pendant la guerre de 1744, Toulon les arrêta et les obligea de rétrograder, que l'armée qui étoit alors en Italie, évacua sur Toulon une si grande quantité de malades qu'on fut obligé de les placer chez les bourgeois, dont les maisons devinrent autant d'hôpitaux, que le maréchal de Richelieu allant prendre Mahon en 1757, trouva dans son hôpital tous les secours de santé dont il eut besoin pour son

armée ; que l'importance de cet hôpital fut bien sentie pendant toute l'expédition de la Corse, qu'elle le fut pendant la dernière guerre, par rapport à l'armée qu'on embarqua à Toulon pour Mahon et Gibraltar, et qui, à son retour, donna 2200 malades qui furent secourus en débarquant, parce qu'on trouva dans ses magasins tout ce qui leur fut nécessaire. On ne peut avoir de guerre avec l'Italie, on ne peut faire de mouvemens avec l'Espagne sans reconnoître l'importance de cet hôpital destiné à traiter les vénériens de toutes les garnisons qui l'environnent, à recevoir les malades que lui donnent les forts voisins, les convalescences longues et pénibles de la Corse, le passage des semestriers et des recrues de cette Isle, et le renouvellement de ses garnisons. Si celle de Toulon, composée ordinairement de trois et quatre régimens ne l'étoit quelquefois que de deux, on connoissoit les puissans motifs que je viens de détailler ; on voyoit que dans l'espace d'un siècle, dix événemens majeurs demandoient un grand hôpital à Toulon, voilà ce qui détermina à classer dans le premier ordre celui qui y étoit déja établi depuis très-long-tems.

Je conclurais donc à ce qu'il y eut comme ci-devant cinq hôpitaux du premier ordre établis dans les villes de Metz, Lille, Strasbourg, Toulon et *Brest ou Caën*.

Dans l'article où il est question des hôpitaux civils, ils est dit que lorsqu'il y aura plusieurs régimens dans le même lieu ce sera le plus ancien des officiers de santé militaire, qui sera chargé du traitement de tous les soldats malades. Je vois plus d'un inconvénient à cet arrangement, qui d't le plus ancien, ne dit pas toujours le plus habile. Ne seroit-il pas mieux que chaque officier de santé traitât ses malades, il faut supposer qu'il en auroit plutôt la confiance qu'un étranger, et qu'il seroit plus au fait de leur tempéramment, de leurs habitudes, etc. Au reste, je voudrois qu'il fut possible de se passer des hôpitaux civils pour traiter des soldats malades, et qu'on n'y en reçut que lorqu'ils sont de passage. Les officiers de santé n'y sont pas les maîtres du régime, leurs ordonnances, au lieu d'être exécutées, sont le plus souvent remplacées par celles qu'il plaît aux religieuses de leur substituer. Le luxe même qui règne dans ces maisons est dangereux pour le soldat, en ce qu'il le rend calin

et le dégoûte de son métier. Il est de notoriété que le soldat qui prend goût au séjour des hôpitaux ne devient plus qu'un mauvais citoyen à charge à l'état qu'il devoit défendre. On n'admet point les galeux et les vénériens dans les hôpitaux civils, de sorte qu'un régiment, qui envoye ses malades à l'hôpital civil est encore obligé d'avoir au quartier un établissement à part pour traiter ceux dont je viens de parler. Cet inconvénient est bien plus frappant aujourd'hui que la discipline est très-relâchée parmi les troupes, or il en résulte une bigarrure et une complication dans la comptabilité. Ici, comme en méchanique la machine la plus simple qui remplit l'objet desiré devroit être préférée; et je voudrois réduire le régime des hôpitaux militaires aux hôpitaux de première et de seconde classe. J'en établirois un certain nombre relatif à la force des garnisons, et partout où il n'y en auroit point, les régimens seroient chargés du traitement de leurs malades. Il seroit facile de prouver que c'est là la meilleure manière d'établir le service militaire de santé, et qu'elle est la plus économique comme la plus salutaire à l'humanité, on prouveroit aussi aisément, que, de tous les modes d'ad-

ministration des hôpitaux le meilleur c'est celui des entreprises pourvu qu'elles soient partielles et point générales. Mais ce n'est point là ce que je me suis proposé de traiter.

Le comité de salubrité s'occupe présentement d'un projet d'éducation unique pour l'art de guérir, dans lequel il est dirigé par les mêmes principes qu'il vient de manifester dans son projet de decret sur les hôpitaux militaires, sous prétexte de réunir la Chirurgie à la Médecine pour n'en faire qu'une seule partie, il voudroit la détruire. La société royale de médecine qui est l'ame de ce projet, propose d'instituer une académie de médecine, elle n'a point de local, et l'académie de Chirurgie objet de son envie deviendroit sa proie. Alors n'en doutez point, *l'aristocratie médicale* régneroit avec une tyrannie sans bornes. Voyez, comme déjà elle cherche à se glisser dans les hôpitaux militaires, derrière M. de Noailles elle réduisoit dans ces hôpitaux les chirurgiens au plus petit nombre. Aujourd'hui par l'organe du comité de salubrité, elle ne veut que des médecins dont on n'appercevoit que l'ombre dans les armées avant le ministère de M. d'Argenson. Et c'est au moment où l'égalité s'établit par-

tout que la Médecine ose agir ainsi ! Sous le règne du despotisme ses coups redoublés n'ont servi qu'à augmenter le lustre de la Chirurgie. Il en sera de même aujourd'hui. François, la Chirurgie telle qu'elle se pratique chez vous, fait partie de votre gloire aux yeux des nations. Votre Chirurgie militaire sur-tout, attire leur admiration. La dernière guerre leur a fait connoître encore combien à cet égard elles étoient éloignées de notre perfection (1). Une grande souveraine, dont toutes les opérations annoncent le cachet du génie, a voulu avoir un chirurgien françois pour diriger les hôpitaux de ses armées, et n'a point demandé de médecin (2). Interrogez tous vos guerriers, de

---

(1) Pendant la dernière guerre, après la prise de Mahon, le général anglois, en voyant de quelle manière nos blessés étoient traités, témoigna, d'une manière fort dure, aux chirurgiens de sa nation, son indignation sur le contraste frappant qu'il y avoit entre eux et nous.

(2) L'impératrice de Russie, au commencement de la guerre qu'elle a entreprise contre les turcs, et qui dure encore, a demandé au roi des français un chirurgien pour diriger le service de santé de ses armées, et c'est le sieur Massot, ancien chi-

quelque grade qu'ils soient ; demandez-leur si c'est le médecin ou le chirurgien qui a leur confiance en paix comme en guerre. Qu'ils vous disent lequel des deux est leur consolateur, leur sauveur, lorsque, combattant pour la patrie, une main bienfaisante bande leurs blessures dans la tranchée, sur le champ de bataille, pendant qu'un tonnerre destructeur gronde encore sur leur tête. Qu'ils vous disent si, au milieu de ces occupations sublimes, le chirurgien n'a pas souvent été frappé de la mort à laquelle il vouloit les soustraire. Sous Henri II, des assiégés alloient se rendre, faute de chirurgiens pour panser leurs blessures. Envoyez-nous Paré, écrivirent-ils, et nous tiendrons encore. Paré pénétra dans la place, elle ne fut point prise. Que la Médecine cite un

---

rurgien-démonstrateur de l'amphithéâtre de Toulon, qui lui a été envoyé. Il écrivoit à quelqu'un de ses amis, qu'à son arrivée au quartier général du prince Potemkin, on lui avoit donné des chirurgiens qui avoient ordre de le servir comme domestiques ; qu'il s'étoit opposé à de pareilles dispositions, etc. sans doute que MM. les *sociétaires* voudroient voir la Chirurgie pareillement avilie en France.

trait pareil. Frémissons d'indignation, en voyant ce Paré, l'un des grands hommes dont la France s'honore, le plus grand chirurgien qu'elle ait eu, être forcé, par un effet de cette *aristocratie médicale* qui voudroit reparoître, de prendre le titre de *chirurgien-barbier* (1)! Chirurgiens françois, qui aimez votre art, voilà le sort qui seroit réservé à ceux qui viendroient après vous, si vous vous laissiez éblouir au clinquant d'une fausse lumière qu'on vous présente.

Que la Médecine existe, peut-être est-elle nécessaire; mais tant qu'elle sera étudiée et exercée comme elle l'est, je la croirai plutôt un mal qu'un bien; qu'elle s'évertue pour devenir meilleure et moins meurtrière; qu'elle s'éloigne de l'esprit de système qui n'a cessé de l'égarer; qu'elle reprenne la route que le divin Hippocrate lui a tracée. Les grands hommes

(1) Ambroise Paré, premier chirurgien des rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III, chirurgien-*barbier* de Paris, étoit huguenot. Charles IX le cacha sous son lit pour le préserver du massacre de la St.-Barthelemy. Tel est l'effet des talens distingués et utiles, que même les tyrans ont pour eux de la vénération.

qu'elle a eus ont été ceux qui se sont le moins écarté de sa doctrine, qui n'ont marché que le flambeau de l'observation à la main. Que le jeune médecin ne répugne plus à fouiller dans les cadavres pour s'instruire ; qu'il étudie enfin l'Anatomie, sans laquelle il ne sera jamais qu'un guérisseur très-dangereux ; qu'il apprenne à connoître les maladies, non pas autant dans les livres qu'au lit des malades. Qu'il agisse alors, mais avec circonspection, avec beaucoup de défiance de lui-même ; il réussira, s'il ne perd pas de vue la nature, et s'il ne devient pas sacrilège en voulant la commander. Ainsi, la Médecine pourroit devenir une science intéressante et vraiment utile ; car ce qui constitue la science est le rassemblement de principes certains dont les résultats sont clairs et sans équivoque. Illustrée par ses propres faits, forte d'elle-même, elle n'auroit plus besoin de recourir à des moyens avilissans pour se soutenir. Elle ne rivaliseroit plus la Chirurgie pour la détruire ; mais pour atteindre son degré de perfection. Alors, si Molière revenoit au monde, il chanteroit sa gloire, et le genre-humain applaudiroit.

Et vous jeunes chirurgiens qu'un vain pres-

tige égare, qui mettez un si grand intérêt à acheter le titre de médecin au prix du vôtre, pouvez-vous ne pas voir que vous deviendriez les artisans de l'anéantissement d'un art dont vous devriez vous honorer avec l'humanité entière. Voulez-vous connoître la différence qu'il y a entre la Médecine et la Chirurgie. Ouvrez l'histoire, voyez dans tous les tems, le ridicule s'attacher à l'une et respecter l'autre ; voyez la Médecine toujours équivoque aux yeux e tous, chercher à se soutenir par l'astuce et la jongleries, tenir la Chirurgie dans l'esclavage, s'emparer de sa gloire qu'elle avoit l'air d'obtenir par elle-même. Voyez encore aujourd'hui la Chirurgie dans presque toute l'Europe, tenue dans le même avilissement ; et craignez qu'elle n'éprouve le même sort en France. Quelques efforts qu'on ait fait pour l'étouffer elle a toujours survécu à elle-même, parce qu'un art vraiment utile et qui tient de si près à l'humanité ne pourra jamais être anéanti. Par cette réunion qui vous flatte, voyez la Chirurgie retomber entre les mains des *barbiers*, se relever encore sur ses ruines en se plaignant des coups que vous-mêmes lui auriez portés. Quel moment prenez-vous pour être ingrats, celui où la Chi-

turgie française plus majestueuse que jamais alloit parvenir à son apogée. L'éducation publique perfectionnée, également distribuée à tous, va faire de chaque français un homme instruit, et nous ne verrons plus des illétrés, des ignorans dégrader le beau nom de chirurgien. Bientôt l'aveugle routine sera bannie dans tout le royaume, la main du chirurgien sera aux ordres du génie développé par une heureuse éducation, et l'art fera des progrès rapides. Quesnay, la Peyronie, le Cat étoient médecins, est-ce à ce titre qu'ils doivent leur immortalité ? Le génie Chirurgique du grand Petit plane en ce moment sur vous, il vous observe prêt à vous applaudir, où à vous reprocher votre indigne apostasie. Rappellez-vous cette foule de grands hommes que la Chirurgie française a produit ; voyez Louis, Sabattier, Thenon, Fabre, Lassus, et tant d'autres qui vivent encore, suivez leurs traces, préparez la voie à ceux qui viendront après vous, et si absolument vous voulez du clinquant, mettez-le à sa place, et faites-vous appeller *chirurgiens-médecins*. Croyez enfin que les représentans du peuple français verront avec leur sagesse ordinaire, cette réunion qui vous

aveugle , qu'ils ne voudront pas exterminer la Chirurgie française , et qu'ils lui conserveront son nom en applaudissant aux efforts que la Médecine se propose de faire pour devenir utile à l'humanité , et pour expier les homicides innombrables qu'elle a commis jusqu'à ce jour.

De l'Imprimerie du Cercle Social , rue du Théâtre-François , N°. 4.